

Ueber das Leben und die Schriften des Scheich Abû Zakarjâ Jahjâ el-Nawawî (Göttingen, 1849). Enfin, il a partout indiqué les concordances entre les décisions du jurisconsulte musulman et les articles de notre code civil; à la fin du troisième volume, dans une table spéciale, il a suivi dans leur ordre numérique les articles de nos différents codes et a renvoyé pour chacun d'eux aux passages correspondants du *Minhâdj*. « En effet, dit-il, la législation napoléonienne est devenue, du moins en matière civile, la base des codes de presque toutes les nations dans l'occident et le midi de l'Europe et par conséquent, exception faite du droit romain, c'est la législation la plus répandue. Spécialement, cette législation est connue de tous les juristes dans les deux pays où la publication et l'interprétation du *Minhâdj at-tâlibîn* sont d'un haut intérêt pratique pour la magistrature européenne, c'est-à-dire dans l'Archipel indien et en Égypte. »

Nous ne doutons pas que les magistrats, comme les arabisants, ne prennent à la lecture de l'œuvre vraiment remarquable de M. Van den Berg l'intérêt que nous y avons pris, et ne soient heureux de posséder dans son intégrité cet important travail.

JULES PREUX.

LETTRE DE M. BASSET AU REDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Je viens de recevoir de M. René Basset la lettre suivante qui sera lue avec intérêt. Notre collaborateur a obtenu de la libéralité de M. Tirman, gouverneur général de l'Algérie, une mission de deux mois consacrée à étudier les dialectes berbères parlés par les populations du Mزاب, de Ouargla et de Touggourt. Ce sont les premiers résultats de son exploration scientifique qu'il relate ici et, à en juger par ses débuts, nous ne doutons pas qu'elle ne soit fructueuse pour la philologie et l'ethnographie de l'Afrique du Nord. B. M.

Cher Monsieur,

Je vous adresse, suivant ma promesse, quelques détails sur les premiers résultats de la mission qui m'a été confiée par M. le gouverneur général de l'Algérie. J'espère qu'ils pourront intéresser les lecteurs du *Journal asiatique*.

Je comptais, à Laghouat, rester assez de temps pour pouvoir aller à 'Aïn Mah li examiner ce qui s'y trouve de manuscrits arabes appartenant à la zaouïa des Tedjini, mais il fallut abrégier mon séjour pour profiter d'une voiture qui partait pour Ghardaïa le surlendemain. M. Bouyaç, interprète militaire au bureau de Laghouat, voulut bien se charger de me faire parvenir la liste des manuscrits arabes des Tedjini, que je compte publier avec des notes bibliographiques dans le *Bulletin de correspondance africaine*, comme je l'ai déjà fait pour ceux de deux mosquées de l'as et du bach agha de Djelfa.

Notre voyage, de Laghouat à Ghardaïa, s'accomplit en cinq jours, sans trop d'accidents. Les deux premiers jours, nous traversâmes une immense plaine d'alfa, de chili et de retem, coupée successivement par des *dayas* de betoum (pistachiers sauvages) et de *sidrah* (jujubiers sauvages), à l'ombre desquels croit une herbe qui commence à se dessécher.

Nous fîmes halte à Nili, où l'on creuse un puits qui a déjà 105 mètres de profondeur sans qu'on ait rencontré une goutte d'eau. Une citerne fournit en hiver et au printemps aux besoins des voyageurs et de la tribu arabe de Larbaa. En été et en automne, il faut emporter son eau avec soi. Le lendemain, nous devions coucher à Berryân, mais le sort en disposa autrement. Après avoir fait halte à la daya de Til'emt, qui ne compte pas moins de trois cents betoums, nous escaladions les premières marches de la *Chebka* (filet), qui s'étend jusque Ouargia et El-Goléah, lorsque à 20 kilomètres de tout poste, en plein désert, la flèche de notre voiture vint à casser. Cet incident, compliqué de deux attaques d'épilepsie de notre cocher, nous obligea à coucher à Settafa, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit noire et à pied.

Le lendemain, le dommage réparé tant bien que mal, nous pûmes atteindre Berryân où le qaïd, prévenu de notre arrivée, nous avait fait préparer une maison. Le reste de la journée se passa à visiter la ville, qui est bâtie sur le flanc d'une montagne et dont les jardins, fort bien entretenus, s'étendent en amont et en aval de l'Oued. Depuis Settasa, nous étions en pleine chebka, et ce n'est pas sans raison qu'on a donné le nom de *filet* à ces masses rocheuses, dont les sentiers figurent bien un enchevêtrement de mailles. Comme le printemps dure encore, la plupart de ces montagnes étaient couvertes de fleurs d'un mauve tendre qui formaient au loin des masses violettes dont le vent nous apportait le parfum :

نَسِيمُ الصَّبَا جَاءَ بِرِيَّا الْقَرْنَفَلِ

suivant l'expression d'Imrou'lqais. Le long de la route fleuraient les *retens* (genêts du Sahara) et les *guiz*, à l'odeur de vanille. Mais si les chemins étaient fleuris, ils n'en étaient pas moins ardu, et après avoir failli verser une ou deux fois, notre voiture, ayant débouché dans l'Oued Mzab, entre Bou-Noura et Beni-Sgen, s'enliza si profondément qu'il fallut mettre pied à terre et renoncer à faire une entrée triomphale dans Ghardaïa. Heureusement, M. de Calassanty-Motylnsky, interprète militaire au bureau arabe et membre de la Société asiatique, avait eu l'attention de venir au devant de nous. Il nous fit amener des chevaux : des prestataires emportèrent nos malles, et la voiture resta abandonnée jusqu'au soir.

Sur sept villes qui formaient l'ancienne confédération des Beni-Mzab, deux sont dans une position absolument excentrique : Guerara et Berryân; une autre est cachée derrière un repli de montagne à 9 kilomètres de Ghardaïa : El-Atef (la courbure); les quatre autres enfin, Bou Noura, Beni Sjen (ou Beni Sguen), Ghardaïa et Melika, juchées sur le sommet des montagnes qui bordent l'Oued Mzab, sont en vue les unes des autres. Ghardaïa (du berbère *امرودا* « le rat ») est de beaucoup la plus grande et la plus riche : ses jardins s'étendent

en amont de l'Oued Mzab sur une longueur de plus de 4 kilomètres. Beni Sjen, à l'entrée de la vallée, sur la rive droite de l'Oued, est la plus renommée pour ses savants. Elle est restée l'asile du vieux parti qui considère le tabac comme un péché, la présence des Européens comme un sacrilège et le contact d'un chien comme une souillure. C'est là également que se dissimulent bon nombre de manuscrits détenus de la façon la plus jalouse par une réunion de cheïkhs dont le plus célèbre est Mohammed Atfiech. Ce vieux de la montagne est un ennemi invétéré des Français à qui il reproche de ne pas lui avoir constitué de revenus; il garde ses livres avec l'entêtement du chien du jardinier, et menace ses élèves de *tebria* (excommunication) lorsqu'ils entrent en rapport avec les Français. Mais la foi s'en va : la *tebria*, dont il a trop abusé, ne produit plus d'autre effet qu'un haussement d'épaules chez ceux qui en sont frappés, et c'est un des *tolba* d'Atfiech qui m'a dicté quelques vers d'une *Qaçidalı* en berbère, composée dans le Djebel Nefousah il y a quatre ou cinq siècles. Je lui dois également des notes grammaticales sur la morphologie du dialecte mzabi et une partie de mon vocabulaire.

M. de Calassanty-Motylinsky, prévenu de ma mission, avait eu l'obligeance de rechercher des indigènes connaissant suffisamment l'arabe et le mzabin, de façon que je pus me mettre à l'ouvrage dès mon arrivée, sans perdre de temps dans les recherches préliminaires. C'est ainsi que j'ai pu recueillir un vocabulaire d'environ quatre cents mots, renfermant la partie berbère du dialecte, ainsi qu'une vingtaine de contes et de chansons. Dans l'un d'eux, j'ai trouvé à peine changé le nom de l'histoire d'Aladin, ce conte des Mille et une nuits dont on n'a jamais possédé le texte arabe et que Galland recueillit sans doute dans les cafés d'Alep ou de Constantinople. Un autre « le lièvre et le chacal » est une variante du hérisson et du chacal que j'ai recueilli, l'an dernier, chez les Beni Menacer, et dont le *Journal asiatique* publie en ce moment le texte. J'ai pu arriver à cette conclusion que le sud de l'Algérie se divise en deux parties, au point de vue linguisti-

que : 1° la partie ouest, comprenant les K'sours de la province d'Oran, dont j'ai étudié les dialectes pendant ma mission de 1883, et qui se rattache au Maroc (Sous et Oued Noun), parle le chelh'a ou tamzight; 2° la partie orientale, formée de l'Oued Rir' et de l'Oued Mzab, parle le zenatia, qui se rattache par le Djerid tunisien à la langue employée encore aujourd'hui dans le Djebel Nefousah, en Tripolitaine, un des principaux centres ibadhites, avec le Mzab, l'Ouran et Zanzibar. Je regrette de n'avoir pas obtenu le congé entier que j'avais demandé : on ne m'a accordé que deux mois, au lieu de deux mois et demi; cette dernière quinzaine m'a permis d'étudier le dialecte du Djebel Nefousah, grâce à un indigène qui se trouve en ce moment à Ghardaïa. Demain je partirai pour Ouargla avec deux chevaux, deux mekhaznis d'escorte, quatre chameaux et deux sokhars (conducteurs). Vous voyez que ma caravane sera mise sur un pied respectable. Je compte mettre quatre jours à faire le chemin.

A un quart d'heure de Ghardaïa, sur la rive droite de l'Oued Mzab, se trouve un ravin du nom de *Cha'bet el-H'adj Daoud*, ou plus communément *Cha'bet el-Iehoud*, où est le cimetière de la communauté juive de Ghardaïa. Cette dernière prétend remonter à une époque assez ancienne et être venue presque en même temps que les Ibadhites fuyant à Ouargla la persécution des Malekites. J'ai estampé plusieurs inscriptions de ces tombes, qui me paraissent moins anciennes qu'on ne le prétend, et j'en ai copié d'autres. En voici une à titre de spécimen :

קבורת המאורדה

מרים חכירת

המשכיל בר

שמואל עבאזא

לכית עולמה יום

שלשה ימים לירח

און שנת התקס

L'écriture est en hébreu carré. Je compte envoyer ces estampages à l'Académie des inscriptions.

Enfin, je dois, avant de partir, recueillir des notes sur le haoussa et le bambaraouïa, et continuer les recherches que j'ai faites sur ces langues soudaniennes à Tripoli et à Tlemcen, pendant mes précédentes missions de 1882 et 1883. J'espère, comme vous le voyez, rapporter de mon voyage une abondante moisson.

Agréé, etc.

R. BASSET.

Melika (Mzab), 25 mars 1885.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

BAUDHĀYANA'S DHARMAŚTRA, éd. Hultsch. Leipzig.

KŒHEMENDRA'S KAVIKANṬHĀBHARAṆA, éd. Schönberg. Vienne.

DIE KAÇMĪRER ÇAKUNTALĀHANDSCHRIFT, Burkhard. Vienne.

ZUR GESCHICHTE DES PAÑCATANTRA, Haberlandt. Vienne.

BEAL, BUDDHIST RECORDS OF THE WESTERN WORLD. Londres.

BURNEIL, THE ORDINANCES OF MANU, éd. par Hopkins. Londres.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ARMÉNIEN, par Néandre de Byzance (Norayr). Constantinople, 1884. Un fort volume in-4°. Prix : 46 francs.

Adresser les demandes à la librairie Brockhaus, Leipzig.

MIRATI MEKKÈ « Le miroir de la Mecque », description de la Mecque et de Médine, par Eyoub Sabri, t. I, Constantinople, 1302, imprimerie du Ministère de la marine. Ce livre est remarquable par la netteté et l'élégance de ses caractères typographiques.

LA REVUE ORIENTALE, journal littéraire, artistique et scientifique, sous la direction de A. Thalasso, paraît le 20 de chaque mois. Constantinople, rue Tarla-bachi, n° 159, Péra.

Le Gérant :

BARBIER DE MEYNAUD.

pèlerinage accompli, le tchaouch se met avec sa troupe en route pour leur pays; il a cependant soin de rentrer un jour avant ses hommes au foyer commun. Frappant à la porte de la maison de chaque pèlerin, il dit : *Kerbélâyi Hussein (ou Ali etc.) bésélamet bâz ghecht* (*Kerbélâyi Hussein ou Ali etc. est heureusement retourné*). Les riches parmi les pèlerins font cadeau à leur avant-coureur des bêtes qu'ils ont montées pendant le pèlerinage ou d'une somme d'argent d'une valeur correspondante.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE M. RENÉ BASSET
RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

(Voir ci-dessus, p. 352.)

Voici quelques renseignements destinés à compléter la lettre que je vous adressais d'Ouargla. A N'goussa, j'ai copié, pendant la route entre Ouargla et Touggourt, la chronique des sultans de N'goussa, les Oulad Badia, en rivalité perpétuelle avec ceux d'Ouargla, les Oulad Alaloum, et j'ai continué de recueillir sur mon passage, dans les *qsours* où je m'arrêtai, de nouveaux documents sur les dialectes berbères. La *zenatia* de l'Oued Rir' ne se parle plus qu'à N'goussa, Blidet Amer, M'garin, Ghamra et Temacin : elle est éteinte à Touggourt. C'est donc à Temacin que j'ai dû m'adresser pour recueillir une quinzaine de contes dans ce dialecte. De plus, les chefs de la zaouïa de Temacin, Si Mohammed es-Sghir et Si Ma'mmar, pour lesquels j'avais des lettres personnelles du gouverneur, m'ont fait un excellent accueil et m'ont communiqué la liste trop courte hélas ! de leurs manuscrits. J'y ai fait copier le *كتاب العدواني*, recueil de légendes historiques sur le Sahara de la province de Constantine. Depuis mon retour à Alger, j'ai reçu, grâce à l'intermédiaire de M. Boujac, la liste de huit manuscrits d'Aïn Mahdi, dont quatre, renfermant des ouvrages historiques,

me sont absolument inconnus; puis une courte liste des manuscrits de Sidi Oqbah près de Biskra et, par MM. de Calasanti Motylinski et Le Châtelier, des textes dans les dialectes du Mزاب et d'Ouargla.

Agréer, etc.

RENÉ BASSET.

Alger, 23 juin 1885.